

Corpus sur le CONFLIT

Texte 1 : Florence Aubenas, *Le quai de Ouistreham*, 2010

À l'accueil, un type qui transpire excessivement est en train de protester : « Je sais que je n'ai pas rendez-vous, mais je voudrais juste vous demander de supprimer mon numéro de téléphone sur mon dossier. J'ai peur qu'un employeur se décourage, s'il essaye d'appeler et que ça ne répond pas.

– Pourquoi ? demande l'employée, qui est aujourd'hui une blonde de petite taille.

– Il ne marche plus.

– Qu'est-ce qui ne marche plus ?

– Mon téléphone.

– Pourquoi il ne marche plus ?

– On me l'a coupé pour des raisons économiques.

– Mais vous ne pouvez pas venir comme ça. Il faut un rendez-vous.

– Bon, on va se calmer. Je recommence tout: Je voudrais un rendez-vous, s'il vous plaît, madame. »

La jeune femme blonde paraît sincèrement ennuyée.

« Je suis désolée, monsieur. On ne peut plus fixer de rendez-vous en direct. Ce n'est pas notre faute, ce sont les nouvelles mesures, nous sommes obligés de les appliquer. Essayez de nous comprendre. Désormais, les rendez-vous ne se prennent plus que par téléphone.

– Mais je n'ai plus le téléphone.

– Il y a des postes à votre disposition au fond de l'agence, mais je vous préviens: il faut appeler un numéro unique, le 39 49, relié à un central qui vient d'être mis en place. Il est pris d'assaut. L'attente peut être longue.

– Longue ?

– Parfois plusieurs heures. »

Texte 2 : Florence Aubenas, *Le quai de Ouistreham*, 2010

Quelques jours plus tôt, une commerciale de l'Immaculée m'a téléphoné. « Cette semaine, vous irez au Cheval Blanc le mardi et pas le mercredi, contrairement à ce que prévoit votre contrat. » Je proteste vaguement : « Les deux dames du camping nous avaient pourtant dit... »

La commerciale me coupe la parole : « Peu importe ce qu'elles vous disent. Vous n'avez pas à vous mettre d'accord avec elle, vous n'êtes pas payer par le camping. Vous êtes NOTRE employée. C'est à nous que vous devez obéir. Est-ce que vous avez bien compris ce que je vous dis ? »

Je réponds ne pas être sûre de pouvoir venir mardi. Long silence au bout du fil. Puis : « Vous avez tant de choses à faire, madame Aubenas, que vous ne pouvez pas venir mardi ? C'est ce que vous venez de me dire ? Réfléchissez bien et rappelez-moi au plus vite. »

Elle raccroche. Dans la rue, sous les fenêtres de l'immeuble, une odeur de viande grillée se répand. Le fast-food voisin vient de démarrer la cuisson des steaks, il ne doit pas être loin de midi. Les mobylettes des petits livreurs pétaradent. Et si la commerciale allait partir déjeuner ? Je rappelle, affolée. « C'est d'accord, je viendrai mardi.

– Vous m'avez surprise, je me disais bien : qu'est-ce qui lui prend, à Madame Aubenas ? »

J'ai soudain l'impression d'avoir frôlé le vide. Je dois m'asseoir sur le canapé.

Florence Aubenas, *Le quai de Ouistreham*, 2010, p.150/151

Texte 3 : M. DE KERANGAL, *Naissance d'un pont*, 2010

Affluant des différents sites, les ouvriers sont rassemblés sur l'esplanade et les chefs d'équipe s'alignent face à eux. L'un d'entre eux se racle la gorge et annonce l'arrêt temporaire des travaux. Trois semaines de vacances, les gars. Il y a des oiseaux qui pondent et faut pas les déranger, c'est comme ça les gars, c'est la nature. Remous dans l'Assemblée, brouhaha, têtes qui se tournent tous qui se tendent comme si les corps soudain cherchaient de l'air à respirer un oxygène qui ne mentirait pas, les épaules ondulent, les mains s'agitent nerveuses au fond des poches – et certaines se referment en poings serrés, gonflées bientôt cramoisies – les jambes flageolent, ou piétinent : à toute à l'heure, l'air se tend sur l'esplanade. Et on va être payé ? Première question qui fuse. Mines ennuyées des chefs d'équipe qui esquivent, ne savent pas, hasardent des consignes douteuses, profitez-en pour vous reposer, ou pour visiter la région, ou pour rester en famille, ou pour vous faire des copines, hein, il y a des tas de nanas très chouettes dans le coin, hein, vous en dites quoi ? Mais les types rigolent jaune, ne marchent pas : pourquoi pas dire merci pendant qu'on y est, hein, merci patron, pourquoi pas se féliciter en se tapant dans le dos elle est pas belle la vie ? Qu'est-ce qui nous prouve que le chantier va reprendre, pourquoi on touche pas notre paye au moins ? C'est un des gars de Detroit qui a parlé, un type au visage émacié, la peau sèche, abîmée de vieilles cicatrices d'acné et de dartres rouges, ses cheveux blonds sont coupés en queue de rat dans la nuque, il a des yeux très clairs, presque blancs. Il se méfie, dit connaître par cœur ces beaux discours, je vous préviens, je me ferai pas enculer deux fois de suite, et les autres derrière lui, approuvent en hochant la tête, ouais, ouais marre de se faire avoir. On veut notre paye, maintenant, on la veut là tout de suite sans quoi on arrête les frais, on se tire pour de bon. Sa voix porte sur toute l'esplanade, caverneuse et brisée, un violent coup de front escorte chaque fin de phrase, il brandit sur les chefs d'équipe un index fumasse dont l'ongle est rongé jusqu'au sang et cerné de petites peaux. Les chefs se concertent du regard, l'un d'entre eux se tourne vers Summer, faut prévenir Diderot, ça merde tu lui dis, ils veulent leur fric, puis il déclare, très calme, ok les gars, faut être raisonnable, on ne peut pas prendre l'engagement que vous toucherez votre paye aujourd'hui, mais on va faire le maximum. C'est combien le maximum ? L'ouvrier de Detroit ne lâche pas l'affaire – là-bas, des milliers comme lui avaient été menés en bateau, maintenus dans les ateliers par de fausses promesses alors que tout se cassait la gueule, et quand la General Motors avait commencé à licencier les hommes par paquets de dix mille, c'était trop tard, c'était foutu.[...]

– Il redemande, criant cette fois, c'est combien le maximum ? Summer a repris sa place dans les rangs, messagère de Diderot : on paye.

M. DE KERANGAL, *Naissance d'un pont*, 2010, p.146-149

